

Apologie de l'autre

Réjean Beaudoin

Volume 22, numéro 2 (128), mars-avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1980). Apologie de l'autre. *Liberté*, 22(2), 112-117.

Culture et religion

RÉJEAN BEAUDOIN

Apologie de l'autre

*« J'appelle Occident la maîtrise.
(...) L'accession universelle à
la maîtrise est un asservissement
universel. »**

Reste-t-il aujourd'hui la possibilité d'un point de vue transcendant sur l'histoire et d'un aperçu de l'avenir qui donne à la conscience moderne une direction désespérément manquante à la période critique des derniers siècles ? En dépit de la naïveté, la question ne manque peut-être pas d'à-propos. C'est la même qui travailla si profondément le XIXe siècle qu'il accoucha dans sa hâte d'y répondre de cette religion séculière : le positivisme. Dans l'éventail actuel des réponses, la prudence et la réserve de nos sciences humaines contraste fort avec la prolifération des néo-prophétismes, même si des premières jusqu'à ces derniers, les mêmes concepts transmigrent par une sorte d'osmose idéologique qui traverse toute la culture. Il s'agit aussi bien de la quête d'une image globale capable de contenir la dérive des représentations. Dans le champ de la spéculation théorique, l'anthropologie s'emploie à liquider l'évolutionnisme en essayant l'hypothèse structuraliste. La dernière image générale que nous ayons eue de la société et de son devenir fut l'oeuvre commune de ce XIXe siècle et du positivisme, et cette image fut celle du Progrès. La perte de cette ultime illusion ouvre au discours critique un espace où se pratique couramment la réanima-

* Shmuel Trigano, *La nouvelle question juive*, Paris, Gallimard (« Idées », No 405), 1979 ; 311 pages.

tion artificielle de trop de cadavres exquisement conservés et qui bougent un peu, mais — hélas ! — c'est pour expirer à nouveau sous nos yeux. Au regard du profane comme à travers la lunette du savant, nous voilà décidément au bout de la fantasmagorie du divin. Le texte messianique actualise dans les transes de la conscience historique le meilleur de ses performances intellectuelles : il n'y a apparemment pas de limites à sa capacité de concevoir le retour de la lumière au plus profond de la nuit. C'est pourquoi le livre de Shmuel Trigano mérite certainement une place très particulière parmi la pullulation des diverses formes de restauration du sacré.

La première justice à rendre à ce livre qui appelle la considération la plus grave, c'est de commencer par dire que son intérêt est d'abord de nous offrir une démonstration de la logique de l'espérance ou de l'imagination de l'avenir qui reste la ressource primordiale de l'homme dans sa condition présente et de tout temps. Il convient d'insister aussi sur le fait que ce discours prophétique (à cet égard, le titre faussement objectif trompe, car le contenu est emporté par le ton d'un manifeste dont le lyrisme est constant, sans le céder en rien à la rigueur d'une redoutable dialectique) assume également sa charge visionnaire et l'héritage de la modernité. Ce n'est pas un simple rappel de l'âge métaphysique, bien que c'en soit aussi un, en un sens... mais l'efficacité du texte tient au choc de nous faire voir que les plus vieux sortilèges ne s'épuisent pas mais retrouvent au contraire leur pleine vigueur en témoignant d'une prise accrue sur le désarroi immense du présent.

A la fin du siècle dernier, au moment de la grande réaction du monde catholique contre la conspiration maçonnique que l'on supposait sur le point de consommer la ruine universelle de l'ordre chrétien en conférant aux idées des Lumières la sanction laïque de l'Etat, j'ai toujours été étonné de noter, chez les polémistes catholiques engagés à fond dans ce combat eschatologique (sorte de croisade idéologique sous la bannière pontificale du Syllabus et d'Humanum Genus), la constante union de l'antisémitisme à l'antimodernisme dans la dominante conservatrice de cette pensée. Tardivel, Veillot, Huysmans... On a l'impression que Juifs et francs-

maçons sont assimilés sous la plume de ces écrivains dans une même dénonciation virulente de ce qui représente à leurs yeux un seul principe de corruption de la société. Il y a un paradoxe dans la double cible de ce grief, car si les sociétés secrètes peuvent être vraisemblablement accusées de diffuser dans le monde le matérialisme moderne, comment ce reproche peut-il en même temps viser la judéité porteuse bien au contraire de la racine la plus ancienne du sacré en Occident ?

Le paradoxe vient d'une intuition du mystère qui relie le péché originel à la catastrophe finale, coïncidence comprise dans le rayon d'une accusation qui confond, en tant que conséquences du même mal, les Juifs et les agents modernes du credo libéral. C'est tout le parcours philosophique et politique de cet espace chrétien qui aboutit, nous dit Trigano, à Auschwitz. Si le Juif est cependant accusé du mal concrétisé sous la forme laïque de l'Etat, instrument abstrait du pouvoir capitaliste, c'est aussi pour des raisons dont il est possible de retracer le chemin historique. C'est que la diaspora moderne a finalement opté pour la normalisation et l'émancipation, renonçant de la sorte à incarner l'altérité positive de la judéité, qui est l'invention d'un monde autre. En tâchant de s'adapter plutôt à la normalité, en voulant devenir comme les autres, les Juifs ne font que répéter le même et l'élite intellectuelle juive a poussé si loin cette conduite qu'elle a, ce faisant, contribué largement à la construction de la superstructure de l'Occident. Si l'on ajoute à cela le fait que l'armature logique du mythe du Progrès, dans le positivisme scientifique, doit l'origine de son élaboration aux méditations mystiques de la Kabbale, on voit se préciser le soupçon de l'antisémitisme catholique.

L'Occident est le monde né de la séparation, de la négation et du refus de l'autre. C'est de sa seule négativité que l'Occident tire son auto-affirmation. L'ambition de constituer un « Nouvel Israël » est le mythe fondateur de la chrétienté. Voilà pourquoi la nouvelle question juive interdit de répéter cette logique négative qui mettrait en oeuvre la construction d'un « Nouvel Occident », ce qui est bien l'erreur du sionisme. La judéité est l'autre nié à qui incombe la tâche d'effectuer le retour au monde inconnu de la réunion, du dialogue

et de l'entraînement. Mais l'exil du peuple juif n'a fait, depuis l'origine, que parcourir de part en part la nuit de l'histoire du même. C'est à lui seul qu'il appartient encore de brandir la promesse de l'autre et d'annoncer le Jour d'une nouvelle ère au plus sombre de la nuit.

L'utopie d'un royaume de bonheur éternel, la vision d'une humanité bienheureuse entrent dans le monde par la littérature biblique qui fait cependant toujours précéder ce Jour (que le socialisme confond symptomatiquement avec un Soir) par les lueurs de désastres et de cataclysmes décrits par les Apocalypses. Les exégètes ont désigné ce corpus sous le titre général des « Douleurs de l'Enfantement du Messie ». Tel est l'état bouleversé du monde de l'exil à l'approche du retour. « Le retour est l'invention d'un monde autre » (p. 47). La logique de la promesse veut que ce soit cet approfondissement de l'échec qui accroisse paradoxalement la proximité du salut. Les mésaventures de l'expérience historique ne peuvent rien contre cet état exacerbé de l'attente réveillée par les aiguillons contraires du désespoir et du désir. L'enfantement de l'autre passe par l'engagement entier de la judéité dans la nuit occidentale.

Le sionisme est le plus loin que les Juifs ont pu aller dans la normalisation et c'est ce plus loin (de l'exil) qui devient du même coup le plus proche du retour. L'auteur n'est pas tendre à l'endroit de ce qu'il appelle le petit retour et qui n'est que le parti qu'a su tirer une certaine bourgeoisie de l'idéologie politique qui a cristallisé l'espérance juive sous la forme de l'Etat d'Israël. Mais il démontre aussi bien la nécessité que l'aberration de cette conduite. Au petit retour il oppose le Grand Retour qui réactualise le prophétisme et ouvre une ère nouvelle non seulement à la judéité, mais en elle, à l'homme. La modernité juive qui est à la source de la modernité de l'Occident commence avec le sabbatianisme, mouvement messianique du XVII^e siècle qui voit la carrière étonnante de Shabtay Tsvi. Dans la ferveur mystique de la Kabbale renouvelée par Isaac Luria, Shabtay Tsvi inaugure le mouvement du retour à Sion, mais il est fait prisonnier par le sultan de Constantinople qui lui donne à choisir entre la mort et la conversion à l'Islam. Et le Messie se convertit. La

consternation est complète dans les foules juives qui avaient cru à la messianité de l'apostat. Mais l'aventure a pour effet également de favoriser un véritable renversement de l'idée du salut réinterprétée par la Kabbale. C'est le début de la normalisation en même temps que la racine ésotérique du fameux sens de l'histoire et de l'idée de progrès.

S. Tsvi est la figure de proue de cette modernité juive, conjuguant l'appel au retour et la résurrection d'Israël avec la négation morbide de soi, la conversion. Toute la modernité juive a été sabbatianiste. (...) Les mouvements juifs les plus « laïcistes », rationalistes et positivistes sont étonnamment nés de cette aventure la plus hautement mystique. (pages 91-92)

Dans cette analyse, le nationalisme et la forme-Etat qui symbolise le pouvoir occidental sont passibles des reproches encourus dans la Bible par l'idolâtrie : caricature et illusion qui fondent magiquement le monde faux de l'aliénation, monde où la présence de l'autre (qui seul est vrai, même dans son absence) est niée.

Il ne fait pas de doute également que la montée de l'Etat occidental et de son culte nationaliste dans l'ère moderne est allée de pair avec un antisémitisme croissant semblable dans le fond à l'antisémitisme de l'Eglise lorsqu'elle était un Pouvoir dans l'Age métaphysique... La constitution du politique s'est donc produite dans un affrontement direct avec la judéité et dans sa négation répressive et impitoyable. (pages 208-209)

Cette critique est d'une grande prise sur la machine historique dans son ensemble aussi bien que sur des points très précis du présent. Ainsi les femmes, les jeunes et, chez les Juifs, les sépharades, sont au dire de l'essayiste les principaux vecteurs actuels de l'avènement de l'altérité. Peut-être d'ailleurs cette efficacité du texte vient-elle du fait que la démarche

n'est pas, dans son fond, critique, mais positive. Tout le texte fonctionne en effet en tant que réitération de la pensée prophétique, c'est-à-dire qu'il effectue la réunion de l'affirmation et de la négation qui sont, depuis l'Encyclopédie, scindés dans des discours antinomiques au sein de la culture. Que penser d'une telle entreprise de restauration ? Elle renoue évidemment avec la démarche de ce XIXe siècle qui crut pouvoir mener à bien cette ambition sous les auspices de la science. Nous basculons aujourd'hui dans la direction opposée. Quand le balancier de la pensée fait retour sur lui-même, c'est pour engager le monde sur la voie encore indiscernable de son avenir : on voudrait le croire !